

LA GUERRE ENTRE LES TEXANS ET LES INDIENS KARANKAWAS

Serge NOIRSAIN



De gauche à droite : <http://hairgrove.weebly.com> - Heritage Texas Properties.

Les Karankawas ou Caranchuas

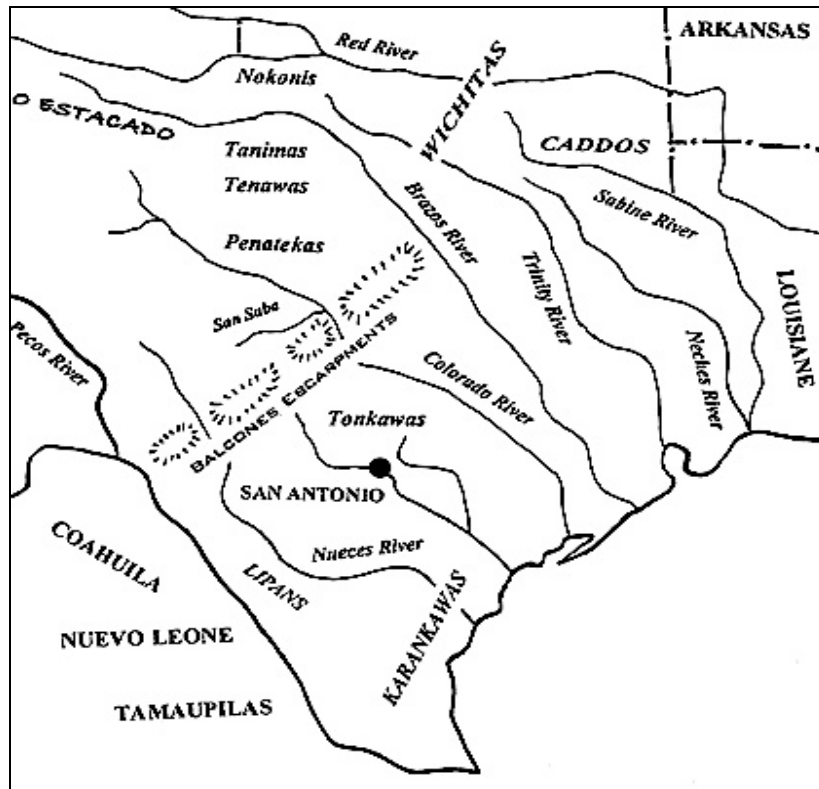
Avant leur totale éradication par les colons texans, les Karankawas occupaient la côte texane entre les villes actuelles de Galveston et de Corpus Christi. Ces Indiens, les *Cronks* comme les appellent les premiers pionniers du Texas, parlent un idiome apparenté à celui des Indiens Caraïbes dont ils pourraient être issus, mais qui aurait évolué au fil de leurs contacts avec les peuplades voisines du sud-ouest du Texas. Ayant disparu très tôt et dans sa totalité, le peuple karankawa a laissé peu de traces de son langage. Ce qui en reste incite certains linguistes américains à le classer prudemment dans le groupe des Coahuiltecanes, qui englobe maintes tribus qui vécurent dans le centre et le sud-ouest du Texas avant leur extermination d'abord par les Apaches, ensuite par les Comanches.

Abondamment tatoués et physiquement très robustes, les Karankawas mesurent en moyenne 1,80 mètre, presque des géants par rapport aux nations amérindiennes et aussi par rapport à la taille moyenne des Européens à cette époque. Généralement nus ou presque, les hommes et les femmes se couvrent le corps avec de la graisse d'alligator pour se protéger des foyers de moustiques qui pullulent dans leur habitat côtier. D'après les pionniers qui les ont côtoyés, cette graisse leur donnait une odeur épouvantable qui effrayait même les chiens des colons.

Leurs préférences alimentaires sont dictées par leur habitat en lisière de la mer : des mollusques, des poissons, des marsouins et des tortues qu'ils pêchent dans les eaux côtières sur leurs longues pirogues (pas des canoës). La viande des alligators entre également dans leurs repas habituels. Parfois, ils chassent volontiers le daim, le bison et divers petits mammifères avec des arcs dont les très longues flèches en bois de cèdre transpercent aisément un ours à une distance de 50 mètres.

Leur cannibalisme révolse ou épouvante quelques-uns de leurs voisins autochtones. Si, pour des raisons mystiques ou religieuses, ils mangent le corps de leurs ennemis,

cette coutume n'entre pas dans leur alimentation ordinaire. Jusque dans la seconde moitié du XIX^e siècle, d'autres nations amérindiennes consomment aussi de la chair humaine, surtout les Tonkawas, mais pas aussi souvent que les Karankawas. Du reste, en période de disette, ceux-ci stupéfient les autres ethnies indiennes en s'alimentant exclusivement avec des mûres, de la graisse d'animal et même avec des aliments avariés.



Au début du XIX^e siècle, leurs trois principaux clans : les Capoques (Coaques), les Kohanis (Copanes) et les Karankawas (Carancacas) occupent encore la moitié inférieure de la côte texane, entre Galveston et Corpus Christi. Les premiers colons américains désignent l'ensemble de leurs bandes sous le nom de Karankawas parce que ce clan aurait compté le plus grand nombre d'individus. Les historiens américains orthographient parfois différemment les noms de ces clans parce que les autres Indiens, les Mexicains et les Texans les mémorisèrent en fonction de leur propre phonétique. Roy Bedichek et le *Handbook of Texas* émettent une autre opinion au sujet de leur langue. Le nom Karankawa proviendrait de la langue des Indiens Coahuiltecas et signifierait « mangeur de viande crue¹. »

On ne connaît pratiquement rien sur leurs croyances religieuses et sur leurs rites, à l'exception de leur fête du Mitote lors d'une pleine lune et qui semble couronner une chasse ou une pêche exceptionnelle ou encore un succès militaire. En raison de leur petit nombre et de leur éradication totale et relativement rapide, on connaît tout aussi mal le fonctionnement de leurs autorités claniques dans chaque village. Les événements démontrent que les différents clans s'unirent très rarement, peut-être même jamais, pour résister aux colons texans et à leur milice.

¹ Bedichek R., *Karankawa Country*, pp. 8-11. Doubleday & Co. 1950 ; *Handbook of Texas*, vol. 1, p. 938. Texas State Historical Association, 1975.

La guerre avec les Karankawas 1821-1832

Leurs premiers et très brefs contacts avec les Européens se situent vers 1528 quand, à la suite d'un rendez-vous manqué, Panfilo de Narvaez abandonne sur la côte texane une centaine de soldats espagnols commandés par Alvar Nunez de Cabeza. La plupart des hommes de Cabeza meurent des fièvres ou sont tués par les Karankawas qui maintiennent en détention Cabeza et les trois survivants de son parti. En 1534, ceux-ci réussirent à s'enfuir et à gagner un poste espagnol à la frontière mexicaine.

L'antagonisme que ces Indiens manifestent vis-à-vis des Blancs s'explique par les abus des Français de René Cavelier de La Salle, par la réduction en esclavage de beaucoup des leurs dans les mines espagnoles et par la raclée que leur infligent les pirates de Jean Laffitte, qui ont dressé un fort sur la côte en 1819. Les Mexicains ne leur réservent pas un meilleur sort, notamment en 1825 quand une compagnie de la cavalerie mexicaine tente de les tuer ou de les enchaîner à des travaux forcés en les attirant à Matagorda sous prétexte de faire du troc. Dès lors, les Karankawas ne font aucune distinction entre les natifs mexicains et les premiers colons américains qui s'installent sur la côte texane puisque les uns et les autres leur réservent la même animosité. Ces colons ont un chef agréé par les autorités mexicaines, en l'occurrence Stephen Austin qui a l'autorisation de lever et d'armer une milice principalement composée d'émigrants américains.

Cette guerre entre les Texans et les Karankawas se définit surtout une accumulation de raids sur des fermes isolées. Il ne se produit pas de grands massacres en raison du peu d'émigrants qui vivent au Texas dans les années 1820-1830 et du petit nombre des guerriers karankawas. La répétition de leurs meurtres et de leurs exactions et pillages engendre une psychose démesurée par rapports aux dangers réellement encourus par les nouveaux venus américains. En effet, la lecture des souvenirs de John H. Jenkins, un témoin et un participant des événements, révèle qu'au début des années 1820, Texans et Karankawas se trucident volontiers mais très sporadiquement.

Stephen Austin, le principal acteur de l'immigration américaine au Texas, se sent alors dans l'obligation de torpiller au plus vite la véhémence de ces Indiens côtiers. Cependant, une motivation encore moins honorable titille les colons. Excellents chasseurs et pêcheurs, les Karankawas ne sont pas touchés par la sécheresse qui désole les récoltes texanes de 1821 et 1822. Dans ses mémoires, le capitaine Jesse Burnam sous-entend que leurs avanies avec les Karankawas leur avaient fourni un prétexte pour les délester de leurs réserves de nourriture.

En juillet 1823, Austin lève une cinquantaine de volontaires pour raser les plus gros villages de ces Indiens. Lorsque les Américains y parviennent, leurs proies se sont éclipsées depuis longtemps. Dans le récit de ses souvenirs de sa jeunesse au Texas, John H. Jenkins décrit les Karankawas et notamment un épisode qui manque de peu de transformer l'un de ses voisins en plat gastronomique :

Lorsqu'ils sont sur le sentier de la guerre, leur apparence est spectaculaire et très particulière. Chaque guerrier peint la moitié de sa face en noir et l'autre moitié en rouge. Ils combattent pratiquement nus car leur seul vêtement se résume à un pagne qu'entoure une longue ceinture en tissu, garnie de franges et de pompons, qui descend presque jusqu'au sol, dans le dos du guerrier. Ils utilisent un arc qui a quasiment la taille de celui qui le possède. Leurs flèches ont une longueur proportionnelle à la hauteur de l'arc et peuvent transpercer un gibier quelconque à plus de cent mètres. J'eus l'occasion de mesurer la force de cette arme : pointée sur

un daim de trois ans, elle lui perça le corps et poursuivit sa course jusqu'à une cinquantaine de mètres plus loin.

Les colons prétendent qu'ils sont cannibales, ce qui me rappelle l'histoire de l'homme qui me confirma cette affirmation. Cet Écossais de forte corpulence, un certain John Lawrence, me raconta sa mésaventure. Une bande de Karankawas le surprennent, l'enlèvent puis se préparent à le manger en lui répétant qu'il est un « beau gros bonhomme » pendant que s'embrase le feu qui doit le rôtir. Un détachement de pionniers le sauva in extremis².

Une seconde expédition, entreprise le 30 août 1824, est sur le point d'aboutir lorsque s'interpose le père supérieur de la mission de La Bahia. Il exhorte les colons à la clémence car les Karankawas se sont « réfugiés dans le giron de l'Église » et ont promis de « faire amende honorable ». Cette intervention relèverait du burlesque si elle ne procédait pas de la politique espagnole de pacification par la conversion. À cette époque, les instances catholiques espagnoles jouissent encore du pouvoir dictatorial spécifique à ces institutions. Les Karankawas payeront lourdement la miséricorde de la mission. Une épidémie de variole en enterre probablement plus que s'ils avaient combattu les Texans.

D'après l'historien Gregg Cantrell, les papiers personnels d'Austin révèlent sa vision aporétique de vivre en paix avec les Karankawas tout en saisissant leurs meilleures terres. En 1824, grâce à l'intervention du curé de Refugio, Austin « persuade » les Karankawas de se tenir à l'écart des Blancs et de se retirer à l'ouest du fleuve Guadalupe sur des terres hostiles dont personne ne veut. Les Indiens refusent d'y être cloîtrés et se réinstallent dans leurs terres en lisière des fleuves Brazos et Colorado. Le colonel Mateo Ahumada, commandant militaire du Texas, autorise alors Austin à les en extirper par n'importe quel moyen et de n'importe quelle façon. Lors de l'une de ces opérations, les miliciens texans du capitaine Robert Kuykendall abattent une trentaine de guerriers en quelques minutes ; *la chasse à L'Indien devient un sport au Texas*, écrit-il plus tard³.

D'autres expéditions tout aussi sauvages en termes de nettoyage ethnique se succèdent pour en finir avec eux, notamment celles des capitaines Aylett Buckner en 1826 et John Ingram en 1832. L'éradication des Karankawas se poursuit efficacement, mais elle n'a pas encore atteint son paroxysme. Au cours de l'année 1834, les colons texans incitent peu à peu leurs alliés Tonkawas à se débarrasser des Karankawas, leurs ennemis héréditaires. Ceux-ci surgissent à l'improviste dans le village principal des Karankawas. Seule une poignée de fuyards leur file entre les doigts.

En 1840 ou 1841, une forte bande de Karankawas se vengent en fondant sur un hameau et en y commettant les mêmes atrocités que celles auxquelles les Texans se livrent parce que, désormais, ils scalpent et éventrent eux aussi leurs victimes. Dans les heures qui suivent, un détachement de la milice texane les prend en chasse malgré la nuit qui tombe et la piste qui devient de moins en moins lisible. Ils découvrent tout de même les traces que les Indiens viennent d'imprimer dans la boue en franchissant un cours d'eau. L'obscurité les incite à ne pas s'engager davantage et à attendre que leurs adversaires allument un feu de camp. Soudain, un rai de lumière découpe l'obscurité de la nuit, cette bande de Karankawas ne se doute pas encore qu'ils sont passés de la condition de prédateur à celle de gibier. Les Américains encerclent

² Jenkins J.H. III, *Recollections of Early Texas*, pp. 158-59. University of Texas Press, 1958.

³ Kuykendall, *Reminiscences of Early Texans*, vol. 6-3-1903: p. 250.

précautionneusement le feu de camp quand le hennissement d'un cheval donne l'alarme. Un Indien tire un coup de feu, mais leurs poursuivants sont sur eux et le massacre s'amorce systématiquement. Dans la folie du combat ou par désespoir, l'un des Karankawas enfourche sa monture et se précipite avec elle dans le vide, du haut de la colline qui jouxte la rivière⁴.

Après leur ultime échec sanglant, les Karankawas se retirent près de Corpus Christi. En 1845, leurs derniers survivants s'exilent au Mexique. Un Texas ranger écrit : *En 1855, la formidable tribu des Karankawas se réduit à six ou huit survivants qui vivent dans les faubourgs de San Fernando, au Tamaupilas.*



Sauf mentions concernant un point particulier, les sources relatives aux Karankawas et à leur guerre avec les Texans sont reprises ci-après :

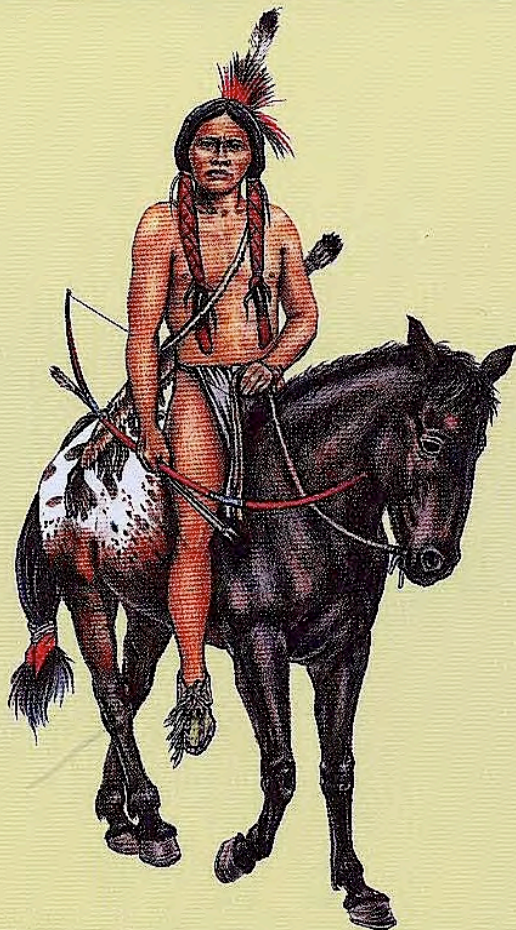
- Allet A., *Recollections*, pp. 47-48. Southwestern Historical Quarterly, vol. 7-1-1903.
- Anderson G., *The Conquest of Texas, Ethnic Cleansing in the Promised Land, 1820-1875*, pp. 53-54. Norman, 2005.
- Barker E.C., *The Papers of Stephen F. Austin*, vol. 2, pp. 885-87. Washington DC, 1924.
- Brown J.H., *Indian Wars and Pioneers of Texas*, pp. 6-9. Austin, 1880.
- Burnam J., *Recollections of Jesse Burnam*, pp. 17-18. Southwestern Historical Quarterly, vol. 1-1-1901
- DeShields J.T., *Border Wars of Texas*, pp. 3-7, 14-21, 33, 366-68. Tioga, Texas, 1912.
- Duke T.M., *Recollections of Thomas M. Duke*, p. 250. Southwestern Historical Quarterly, vol. 6-3-1903.
- Duval J.C., *Early Times in Texas*, pp. 43-44. Austin, 1892.
- Four Directions Institute : *Karankawan Tribes*, http://www.fourdir.com/karankawan_tribes.htm
- Gatschet, *Karankawa Indians, the Coast People of Texas*. Cambridge, 1891.
- Hatley A.G., *Indian Wars in Stephen Austin's Colony*, pp. 3, 8, 11-12, 42-44, 51, 55, 57. Austin, 2001.
- Hodge F.W., *Handbook of the American Indians*, vol. 1, pp. 657-58. Washington D.C., 1907.
- Kuykendall J.H., *Reminiscences of Early Texans*, vol. 6-3-1903 : pp. 239-41, 250, 253; vol. 6-4-1903 : pp. 324-26. Southwestern Historical Quarterly, vol. 6-3-1903, 6-4-1903 et 7-1-1903.
- Lipscomb C.A., *Karankawa Indians*, Handbook of Texas online.
- Mooney J. : *Our Last Cannibal Tribe*, Harper's Monthly, vol. 103, 1901, pp. 550-55.
- Moore S.L., *Savage Frontier, Rangers, Riflemen and Indian Wars in Texas*, vol. 1, pp. 8, 10, 13, 48-49, 265 ; vol. 7-1-1903 ; pp. 30, 35-37, 47. Denton, 2002-2007.
- Moore, *Karankawa Indians*; Texas State Library & Archives, *Indian Nations of Texas* ;
- Newcomb W. : *Indians of Texas: From Prehistoric to Modern Times*, pp. 59-84. Austin, 1972.
- Wilbarger J.W., *Indian Depredations in Texas*, pp. 198-203, 209-10, 214. Austin, 1889.
- Yoakum H., *History of Texas*, pp. 224-26. New York, 1855.

⁴ Jenkins J.H. III, op. cit., pp. 158-59.

Serge NOIRSAIN

**LES GUERRES INDIENNES
DU TEXAS ET DU
NOUVEAU-MEXIQUE
1825-1875**

90



 ECONOMICA

La vision schématisée des guerres indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique (1825-1875) les réduit d'ordinaire aux conflits entre les pionniers, les Apaches, les Comanches et les Kiowas. Si les réminiscences de ceux qui vécurent les événements sont essentielles pour les situer dans l'espace et le temps, leur exégèse démontre leur déficience en objectivité. Cependant, le manichéisme de ces auteurs ne peut s'effacer en faveur du mythe du bon sauvage.

Les Apaches, les Comanches et les Kiowas furent eux aussi des envahisseurs qui, tout à tour, annihilèrent ou dépossédèrent de leurs terres et de leurs biens les tribus autochtones du Texas avant de razzier les États mexicains en deçà du Rio Grande.

Le devenir des Comanches, des Kiowas et des Apaches procédait trop de leur addiction à la prédation pour s'installer dans la continuité. Ces hommes du néolithique affrontèrent donc une létale alternative : disparaître ou évoluer. Pour ne pas changer, leurs trois dernières générations résistèrent avec un courage et une endurance hors du commun. Ils étaient comme le vent dans la plaine mais, comme le souligne l'auteur, « ils furent emportés par celui qui souffla sur les Monts Chiricahuas et les Grandes Plaines du Sud ».

*

* *

Serge Noirsain est le plus prolifique des spécialistes francophones du Texas et de la guerre de Sécession. Il a publié plus d'une centaine d'articles et trois ouvrages sur ces sujets : *Le Sud aurait-il pu gagner la guerre sur le Pacifique* (épuisé), *La Flotte européenne de la Confédération sudiste*, médaillé en 2001 par l'Académie de Marine française et *La Confédération Sudiste, Mythes et Réalités*, chez Economica en 2006. Le goût de Serge Noirsain pour cette période lui a certainement été infusé par deux de ses ancêtres qui lui léguèrent des notes, du courrier et un mémoire sur leurs rencontres avec les Indiens, les Mexicains et les Confédérés entre 1855 et 1867. Parmi les auteurs francophones qui abordent ce tournant de l'histoire des États-Unis, il est probablement le seul à pouvoir se réclamer d'un pareil héritage.



ISBN 978-2-7178-6022-1

19 €